

LA CITÉ EN PÉRIL

1. La lettre

J'adorais aller à la bibliothèque, c'était mon lieu préféré de l'internat. Je m'y rendais tous les jours après les cours avec Pedro et Joey, mes camarades de chambre. Je n'avais pas beaucoup d'amis et c'étaient les seuls en qui j'avais confiance.

Ce jour-là, je déambulais dans les rayons à la recherche d'ouvrages intéressants parlant d'histoire car c'était un sujet qui me passionnait. J'avais pour habitude de choisir des livres qui m'attiraient, puis de m'asseoir à côté de la fenêtre pour lire à la douce lumière du soleil. Mais cet après-midi-là, ce n'était pas le cas : l'orage grondait à travers les vitres et la pluie s'abattait sur les carreaux. Le bruit d'un éclair me fit sursauter et un frisson parcourut mon corps.



Je sélectionnais des livres quand j'en vis un qui m'attira. Curieux, je m'approchai et je vis qu'il avait une reliure ancienne et s'intitulait *L'histoire de Pompéi*, écrit en lettres d'or. Je le pris, et je fus surpris de son poids : il était étonnamment lourd. Sur sa couverture, je reconnus le Vésuve en éruption et des habitants effrayés qui fuyaient. Ce livre m'intrigua tellement que j'arrêtai mes recherches pour m'installer tranquillement dans mon fauteuil habituel. Je jetai un coup d'œil rapide autour de moi puis ouvris *L'histoire de Pompéi*. Le papier était usé, l'encre presque effacée mais j'arrivai à lire quelques mots. Lorsque je tournai une page, une feuille s'en échappa. Je la ramassai et vis que c'était une lettre de Pline le Jeune à Tacite sur la mort de son oncle, Pline l'Ancien, lors de l'éruption du Vésuve. Je commençai tout juste à la lire quand une voix m'interpella :

« Victor, viens, il est tard, la bibliothèque va fermer ! »

Je me retournai vivement, j'aperçus Joey et la bibliothèque vide. Je pris la lettre et le livre avec moi et partis dans notre chambre. C'était une petite pièce composée de trois lits, un bureau et une grande armoire. La nuit était tombée. Cette lettre avait tellement éveillé ma curiosité que je me glissai avec dans mon lit pour la lire. Pour ne pas gêner Pedro et Joey, j'avais rabattu ma couette sur moi. Je la lus à la lumière de ma lampe torche. Elle parlait des étapes de l'éruption et décrivait tous les phénomènes que l'oncle de Pline le Jeune avait pu observer : pierres volcaniques, cendres, nuée ardente... Cette description me rappelait mes cours de SVT en 4ème. Une fois la lettre finie, j'entamai *L'Histoire de Pompéi*. Mes paupières commençaient soudain à être lourdes, alors je posai le livre sur la table de chevet et éteignis ma lampe torche. J'essayai de m'endormir, mais mes pensées se dirigeaient toujours vers Pompéi et la panique que les habitants avaient dû ressentir lors de l'éruption. J'étais très sensible aux événements et catastrophes du passé, comme le Titanic par exemple. J'éprouvai de l'empathie envers ces pauvres innocents qui étaient victimes de ces cauchemars.

2. Le dessin

Je me réveillai en sursaut et en sueur. Le cauchemar que je venais de faire était horrible : j'étais un esclave, du moins me semblait-il, et je combattais d'autres esclaves dans une ville antique semblable à Pompéi ou Rome. Soudain, l'un d'entre eux, furieux, s'approcha de moi et planta son épée dans ma poitrine. C'est à ce moment-là que je me réveillai.

Les minutes passèrent et il m'était impossible de me rendormir ; j'avais surtout peur de refaire ce cauchemar. Comme à mon habitude dès que je commençais à stresser, je pris une feuille et un crayon et me mis à dessiner ce qui me passait par la tête. Je m'installai sur le bureau avec ma lampe torche en prenant soin de ne pas réveiller Joey et Pedro. Ce à quoi je pensais fut la ville dans laquelle j'étais dans mon cauchemar. Je me rendis compte que c'était Pompéi.



Une fois mon dessin terminé, je le regardai intensément plusieurs minutes. Quand, soudain, les lignes commencèrent à bouger étrangement et un mal de tête me vint. Le monde se mit à tourner autour de moi, j'entendis un bruit sourd lointain, puis tout devint noir.

3. Pompéi

L'atmosphère était pour le moins étrange. J'avais toujours mon horrible migraine. J'ouvris les yeux, mais la lumière m'éblouissait trop pour que je distingue quoi que ce soit. Le paysage devint net peu à peu, il me sembla que je me trouvais dans une ruelle isolée et calme. Pas un chat à l'horizon, aucun passant. Je sortis de cet endroit sombre en espérant voir où j'avais atterri. Je découvris des bâtiments à l'architecture ancienne, comme d'une autre époque. Peut-être n'était-ce qu'un rêve, je m'étais sûrement endormi sur mon dessin. Cela peut paraître fou, mais grâce à mes connaissances historiques, je compris immédiatement que j'étais dans une ville antique d'Italie. Même si j'avais une idée de ma localisation, je pris peur. Dans ce paysage, je remarquai une montagne particulière et je me rendis à l'évidence : j'étais bien à Pompéi. Le Vésuve n'était apparemment pas encore entré en éruption.

J'arrivai dans une rue peuplée de Pompéiens habillés en toge blanche avec des sandales. J'interpellai un vieil homme avec une longue barbe grise et des cheveux courts de la même teinte :

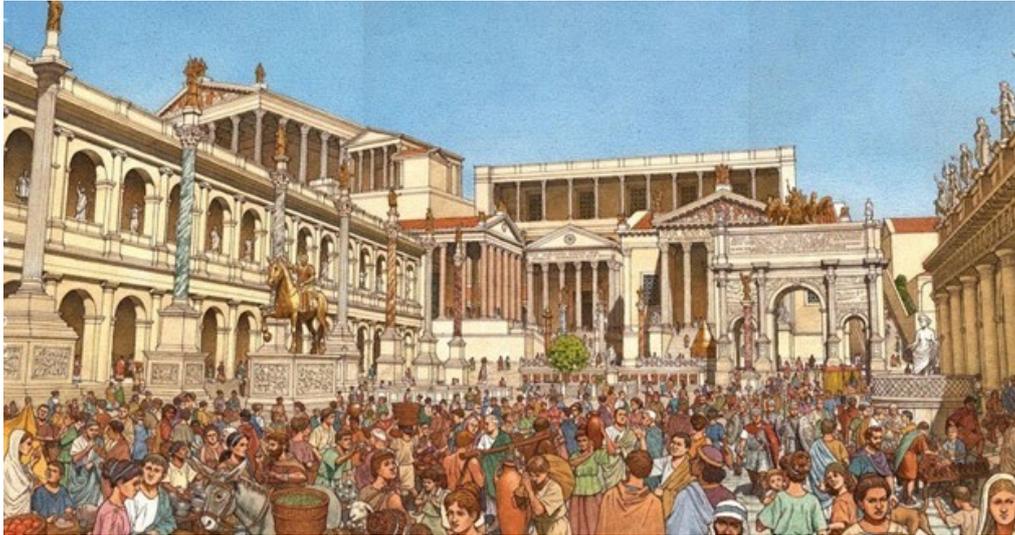
« Bonjour monsieur, veuillez m'excuser, en quelle année sommes-nous ?

- En quelle année sommes-nous ? Drôle de question, s'exclama l'homme. D'où viens-tu avec cet accoutrement ? Nous sommes évidemment neuf jours avant les calendes de septembre ! »

Je réfléchis un instant. Je ne m'étais même pas rendu compte que je parlais couramment latin, que l'homme me comprenait et que je le comprenais aussi ! Neuf jours avant les calendes de septembre ? Mais cela correspondait à la date de l'éruption ! Qui sait quand ce volcan allait exploser ? Ces habitants étaient en grand danger ! Tôt ou tard, ils allaient tous périr !

Je me déplaçai vers le forum car je savais que c'était l'endroit le plus important de la cité. Je souhaitais y trouver un marchand de vêtements car les passants me jugeaient. Après quelques minutes de marche, je tournai à l'angle d'une rue et aperçus la grande place. Elle s'étendait sur 200 mètres et environ 60 mètres de large. Je fus très impressionné par la foule qui y régnait : un brouhaha insupportable se faisait entendre. Les marchands tenaient leur échoppe sous la basilique, ils vendaient toutes sortes de choses, comme du poisson, de la viande, des vêtements, des accessoires et du vin. J'entendis un poissonnier crier :

« Poisson frais ! Poisson frais ! »



Je m'approchai de l'échoppe de vêtements et le vendeur me dévisagea lui aussi.

« Qu'est-tu cherches mon p'tit ? C'est quoi cette tenue ? »

- Je cherche une toge classique et des sandales, s'il vous plait.

- T'as bien fait d'venir chez moi, j'ai c'qui t'faut ! »

Le vendeur se retira à l'arrière de la boutique et revint quelques secondes plus tard avec ce que je lui avais demandé. Il me le tendit et j'entrai dans la cabine d'essayage. Je n'avais jamais mis de tels habits, ainsi je ne savais pas si je les avais ajustés correctement. Quand je sortis, le marchand éclata de rire et je me dis que la toge était dans le mauvais sens. Je la réajustai.

« Ça te va comme un gant ! » s'exclama l'homme.

L'homme me demanda de payer les vêtements puis je me rendis compte que je n'avais pas la monnaie d'ici. J'implorai sa pitié en lui disant que j'étais étranger. Le vendeur me donna la toge à contrecœur mais pas les sandales, alors, pour cacher mes chaussures, je pris une toge plus grande.

4. La rencontre

À ce moment-là, j'entendis une voix aiguë crier. Je me retournai brusquement, je vis un petit garçon aux cheveux courts et noirs s'extasier devant une écurie où se tenait un vendeur. Une jeune fille se tenait à ses côtés, avec les mêmes cheveux noirs, à la différence que les siens étaient longs et emmêlés. Je la trouvai tout simplement magnifique. Je m'approchai d'eux, stressé, des papillons dans le ventre, quand j'entendis s'exclamer la jeune fille :

« Matheus, arrête de rêver ! Tu sais bien que nous ne pouvons pas nous permettre d'acheter de telles choses...

- Mais j'en veux trop un ! » pleura le prénommé Matheus.

Curieux, je m'approchai d'eux ; ils devaient être frères et sœurs. Je leur demandai timidement :

« Bonjour, je m'appelle Victor, je suis nouveau dans cette ville. Pourriez-vous me la faire visiter ?

- Enchantée, je me présente, je suis Aurelia et voici mon petit frère, Matheus. D'où viens-tu et que voudrais-tu voir ? » répondit-elle en me dévisageant.

Il était évident que je ne pouvais pas lui dire la vérité au risque qu'elle refuse en me prenant pour un fou.

« Je viens de Gaule et j'aimerais trouver un endroit où dormir, déclarai-je après une longue réflexion.

- Tu peux venir chez nous si tu veux, la villa est grande.

- Oh, merci beaucoup pour votre hospitalité ! J'espère ne pas vous déranger.

- Viens chez nous ! »

Elle me fit faire une promenade dans la cité. Nous passâmes devant un arc honorifique, un *thermopolium*, des ruelles calmes où nous croisâmes peu de gens. Matheus se plaignit tout le long du chemin de ne pas avoir eu le cheval qu'il désirait. En arrivant devant la villa, je fus impressionné par sa grande taille. La façade de la maison était de couleur beige avec du lierre dessus. Devant la porte grise, j'aperçus une inscription latine, il y avait écrit « *Cave canem* », ce qui signifie « Attention au chien ».

« Vous avez un chien ? demandai-je.

- Oui, c'est un mâle, il s'appelle Lux, en référence à la clarté de son pelage.

- Oh, très joli nom. »

Aurelia poussa la porte et nous entrâmes.



Nous nous trouvions dans l'*atrium*, qui était toujours l'entrée des maisons romaines antiques. Au centre, un *impluvium* recueillait l'eau de pluie. Une citation y était gravée « *Fluctat nec mergitur* » : « Il est battu par les flots mais ne sombre pas ».

« Je trouve cette citation très inspirante, remarquai-je, en la pointant du doigt. D'où vient-elle ?

- C'est ma mère, elle est poète, justifia Aurelia. Il y en a d'autres dans la maison, tu verras. »

Les parents des deux enfants arrivèrent accompagnés de leur chien, Lux. Il était petit, beige et agitait frénétiquement la queue. Il posa ses petites pattes sur mes genoux. Je le trouvai tellement mignon !

« Père, mère, je vous présente mon nouvel ami, Victor, il vient de Gaule. Il est arrivé récemment dans la ville. Victor, je te présente mon père, Lucius Aurelius et ma mère, Julia, dit Aurelia. »

Les parents affichèrent un air surpris mais je fus très bien accueilli.

« Bonjour Victor, pourquoi es-tu donc à Pompéi ? demanda le père.

- Je... je... suis en voyage », bégayai-je, en me disant que j'aurais dû anticiper cette question.

5. La secousse

Soudain, le sol se mit à trembler, je trébuchai et Aurelia poussa un léger cri de surprise.

« Qu'est-ce que c'était ? » s'exclama Matheus.

Le silence général montra que personne n'avait d'explication alors que moi, je savais ce qu'il se passait et je les avertis :

« C'est le volcan qui va rentrer en éruption !

- Qu'est-ce que tu nous racontes là, mon garçon ? » questionna Julia.

La famille me dévisagea comme si je parlais une autre langue. Je leur expliquai la situation :

« Le Vésuve va bientôt entrer en éruption. On observera alors de violentes explosions, un panache de cendres, ce qui est de la poussière toxique, expliquai-je en récitant mon cours de SVT, une nuée ardente qui dévale les pentes du volcan à grande vitesse, elle dévaste tout sur son passage. Il faut que vous partiez d'ici avant qu'il ne soit trop tard ! »

Ils me fixèrent, bouche-bée, sous le choc.

« Tu racontes n'importe quoi, ce volcan, comme tu dis, n'est qu'une montagne et n'a jamais fait de dégâts ! répliqua Matheus. Et puis, quel est le rapport entre la secousse que nous venons de ressentir et la montagne ?

- Avant son éruption, un volcan produit souvent des séismes dus à la fusion des roches.

- Si on ressent d'autres secousses, on avisera », répondit Julia sans croire elle-même à ce qu'elle disait.

La famille m'invita à manger au *triclinium*. J'observai la villa et vis des armes, des armures, des trophées, des mosaïques qui recouvraient les murs. Je songeai au métier du père : il devait être soldat. L'esclave nous servit du pain, accompagné de légumes : poireaux, concombres aromatisés à l'ail ainsi qu'à la menthe.

Pendant le repas, les adultes burent et finirent l'amphore de vin présente sur la table. Alors, Aurelia m'invita à aller à la cave pour la remplir. Là je vis avec stupeur de nombreuses amphores de toutes tailles et de toutes formes dans la pièce. Elle m'expliqua que chacune d'entre elles contenait un liquide différent. La jeune Pompéienne s'approcha de la plus grande au centre de la pièce, elle devait bien faire au moins trois mètres ! Aurelia monta sur une échelle, l'amphore à la main et plongea celle-ci. Pendant ce temps, je remarquai une autre citation sur les murs de la cave : « *In vino veritas* » voulant dire « Dans le vin est la vérité ». La jeune fille redescendit de l'échelle, nous nous dirigeâmes vers la sortie quand elle perdit l'équilibre et tomba dans mes bras. Je détournai la tête pour qu'elle ne puisse pas voir que je rougissais. Je la relevai et lui demandai si elle allait bien.

Nous retournâmes au *triclinium* pour la fin du repas. Puis l'esclave me prépara une chambre pour la nuit.

6. Discussion dans la chambre

Matheus, Aurelia et moi étions dans la chambre du petit garçon qui voulait absolument me la montrer. Elle était grande, avec de la mosaïque représentant un navire sur la mer, je la trouvai magnifique. Elle recouvrait tout le mur. On y trouvait aussi une commode en bois sculptée.

« J'ai remarqué toutes ces armures exposées dans la maison, dis-je, votre père est-il soldat ?

- Il l'était, murmura Aurélie, comme s'il ne fallait pas que leur père l'entende. Autrefois, il était un grand et valeureux guerrier, respecté de tous. Son surnom était *Petra*, pour dire qu'il était dur comme de la pierre.

- C'est impressionnant !

- Oui, mais malheureusement, à notre naissance, il a arrêté d'aller au combat pour s'occuper de nous. Depuis, il est très mal vu par les Pompéiens car il a préféré sa famille à sa patrie. Dorénavant, il porte le surnom de *Fimus*.

- Oh, quelle tragédie ! ... Je suis désolé...

- Tu n'as pas à t'excuser, c'est pas grave. »

Un silence s'installa dans la pièce. Je me rappelai de les avertir :

« Vous savez, vous devriez faire attention et partir d'ici ! La secousse que nous avons ressentie tout à l'heure n'est qu'une infime partie de ce qui nous attendra le moment venu.

- Mais tu racontes n'importe quoi ! C'est juste l'esprit de la montagne qui gronde, s'exclama Matheus.

- Arrête de revenir sur le sujet, on t'a déjà dit qu'on ne partirait pas, toute notre vie est ici !

- Mais votre mort aussi ! m'écriai-je en me levant. Je peux vous donner des explications scientifiquement prouvées : tout d'abord, vous devez savoir que le magma est un liquide rouge-orangé extrêmement chaud contenu dans le volcan qui sort lors de l'éruption. Le magma s'accumule dans la chambre magmatique, qui est un immense réservoir de magma situé entre 10 et 30 km de profondeur. Des gaz se mêlent au magma, ce qui crée une augmentation de la pression. Lorsque celle-ci devient trop forte, le magma sort du volcan sous forme de lave. À une température entre sept cents et mille deux cents degrés. Une explosion, accompagnée d'un tremblement de terre, annonce l'arrivée de l'éruption. Elle peut projeter des centaines de tonnes de lave, de cendres, de pierres et de gaz dans les airs, c'est le panache volcanique. Je vous assure, si vous vous prenez une de ces roches, même ne serait-ce que la plus petite, vous mourrez sur le coup.

- D'où est-ce que tu sors tout ça ? s'exclama Matheus.

- La science est très avancée, heu... en Gaule. »

7. Le vol

Je n'arrivais pas à trouver le sommeil cette nuit-là. Je repensais à tous les événements de la journée, en particulier à ma rencontre avec le frère et la sœur et au caprice de Matheus. C'est alors que j'eus une idée fulgurante, certes dangereuse et hallucinante mais je n'avais pas l'impression de risquer ma vie car je ne pensais pas être vraiment là.

Je sortis de mon lit en douce et me faufilai hors de la villa discrètement. C'était une belle nuit sans nuage, les étoiles brillaient de mille feux et la lumière de la lune éclairait la ville. Je parcourais les rues à la recherche du forum. Au bout d'un moment qui me parut une éternité, je le trouvai enfin. C'était un tout autre endroit, bien plus reposant que le jour. La place était plus grande une fois vide. J'aperçus au loin l'écurie et entrai dedans. L'angoisse monta à l'idée de trouver quelqu'un à l'intérieur. À mon grand soulagement, il n'y avait personne, alors je pris le premier cheval que je vis, dont le nom était gravé sur le haut de la porte « Europa », l'enfourchai puis sortis sans peine.



Nous galopions vers la villa à travers Pompéi. Je me sentais comme libéré, cela me faisait un bien fou. Le vent caressait mes cheveux et bientôt j'arrivai chez les Aurelii rapidement. J'attachai Europa devant la maison puis retournai me coucher.

8. Le mandat d'arrêt

Le lendemain matin, alors que je dormais profondément, épuisé par ma sortie nocturne, je fus réveillé par un cri aigu. Matheus vint me voir, me secoua en hurlant :

« C'est toi qui l'as ramené ? C'est toi qui l'as ramené ? »

Je grognai en guise de réponse, je voulais me rendormir mais celui-ci me tira de mon lit. Il m'entraîna dehors et me désigna avec excitation Europa. Toute la famille était regroupée autour d'elle, Julia et Aurélia paraissaient heureuses mais cachaient leur joie tandis qu'Aurelius fronçait les sourcils. Je réfléchis rapidement et leur expliquai :

« Je n'arrivais pas à dormir cette nuit, alors j'ai voulu prendre l'air. Je n'ai pas été loin, rassurez-vous, mais j'ai trouvé cette jument en chemin ! Alors je l'ai appelée Europa, je vous l'offre, j'espère qu'elle vous plaira.

- Oui, c'est un très beau cadeau, merci beaucoup ! s'exclama Matheus.

- Non, ce n'est pas bien du tout ! Nous n'en avons pas besoin, cela demande beaucoup d'entretien, et qui sait, peut-être qu'elle appartient à quelqu'un ! gronda Aurelius.

- Il a raison, Victor, nous ne pouvons pas nous permettre de la garder. Elle s'est sûrement échappée de chez elle... » répliqua Julia.

Je me sentis honteux de ne pas avoir fait plaisir aux adultes.

Les heures passèrent, une autre secousse plus violente vint ébranler les murs de la villa et je m'inquiétais de ne pas rentrer chez moi. Au début, cette aventure était amusante mais elle devenait alarmante. La panique se faisait sentir chez les Pompéiens car ces tremblements étaient très inhabituels.

Le lendemain après-midi, alors que je me promenais dans les rues de la cité, mon cœur fit un bond dans ma poitrine lorsque je vis une affiche sur une boutique : ma tête était mise à prix ! Ma représentation était assez fidèle : un adolescent brun, avec une frange sur le côté, des yeux marron, un regard déterminé et sympathique.

Mince ! Quelqu'un avait dû me voir dans l'écurie !

9. L'arrestation

Je voulais rentrer chez les Aurelii quand j'aperçus une patrouille dans une rue étroite. Elle semblait chercher quelque chose...ou quelqu'un ! De peur, je m'enfuyais loin d'eux. Je fis le tour des rues alentour, afin de les semer, mais au bout d'un certain temps, essoufflé, je m'arrêtai, espérant être loin d'eux. Lorsque je relevai la tête, la patrouille était juste devant moi ! Leur toge était différente de celle des habitants, elle avait une sorte de logo en haut à gauche.

« Hé, toi ! Tu es le garçon recherché dans la ville, n'est-ce pas ?

- Non, je n'ai rien fait de mal !

- À part le fait que tu as volé un cheval ! Toi, tu viens avec nous ! »

Deux des sbires s'approchèrent de moi, ils avaient une carrure imposante avec de larges épaules. Ils me soulevèrent de leurs mains musclées, sans avoir besoin de faire le moindre effort. J'essayai de me débattre en agitant les bras et les jambes frénétiquement. Je compris vite que cela ne servait à rien.

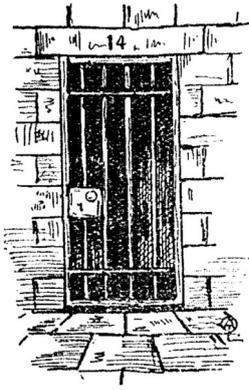
« Emmenez-le à la prison de la ville », ordonna le chef.

Ainsi, ils me traînèrent jusqu'à ladite prison. Pendant le trajet, j'appelai Aurelia et Matheus de toutes mes forces, en espérant qu'ils m'entendent du forum. Mon souhait se réalisa et je vis la jeune Pompéienne arriver, les cheveux dans le vent, le visage plein de détresse, elle était éblouissante.

« Victor, que se passe-t-il ? s'écria-t-elle.

- C'est à cause d'Europa, je dois vous dire la vérité, je l'ai volée à l'écurie pour faire plaisir à Matheus.

- Qu...Quoi ? »



Je me sentis honteux. Soudain, Aurelia courut se jeter sur les "policiers" en leur ordonnant de me relâcher et en leur tapant dessus. Ces derniers la rejetèrent violemment et elle s'écrasa par terre avec un petit cri. Je me débattis plus fort encore pour l'aider et me sortir de là mais en vain. Ils me jetèrent dans une prison lugubre et sombre.

Il y faisait froid et les quelques rats qui passaient rentrèrent dans leur trou. Je réfléchis à la manière d'inciter les Aurelii à quitter la ville avant la terrible catastrophe. Je fus interrompu par une énorme secousse qui ébranla la prison. De la poussière tomba du plafond. Oh non ! L'éruption commençait ! Mon cœur battit à m'en arracher la poitrine, la panique s'empara de moi. Comment allais-je sortir de cette cellule ?

10. L'éruption

La secousse ne s'arrêtait pas, à mon grand désarroi. Les barreaux tremblaient tellement que les roches au-dessus tombèrent petit à petit. Ainsi, je pus en enlever quelques-uns et m'échapper. Je me dépêchai de trouver la sortie. Les fondations de la prison commençaient à s'effondrer dans un fracas d'enfer. Soudain, j'entendis des cris désespérés. Il me sembla qu'on m'appelait. C'est alors, que je distinguai deux silhouettes dans la poussière du couloir.

« Aurelia ? Matheus ! C'est bien vous ? hurlai-je dans le brouhaha des murs s'écroulant.

- Victor ? C'est nous !

- On est venus te sortir de là, tu ne croyais quand même pas qu'on te laisserait dans cette cellule !

- Merci ! »

Leurs corps se précisèrent, Aurélia vint se jeter dans mes bras. C'est alors que je me mis à rougir, je souhaitais que ce moment dure à jamais. Je ne voulais pas la lâcher mais Matheus me tira par la manche pour m'inciter à sortir. Je me séparai d'Aurélia et nous nous enfûmes. Je vis la prison ainsi que d'autres bâtiments être détruits par les bombes volcaniques qui jaillissaient du Vésuve. Celui-ci grondait, tel un monstre voulant manger la cité. Les bombes volcaniques, constituées de basalte, fusaient partout dans le ciel, celui-ci était assombri par le panache de cendres craché par le volcan. Il faisait très chaud et lourd tout d'un coup.

« Nos parents nous attendent au port, viens avec nous ! » cria Matheus.

J'acquiesçai vivement de la tête et les suivis à travers la foule dense et affolée qui hurlait de terreur en essayant de fuir. Il y avait des hommes, des femmes, des enfants, des bébés et même des seniors. J'avais de la pitié pour tous ceux que je croisais. Leur destin était scellé. Quoiqu'ils

fassent, ils seraient des victimes du Vésuve. Les gens nous bousculèrent, c'était la cohue. Malgré tout, nous progressions vers le port. Soudain, je m'aperçus que Matheus n'était plus là.

« Où est ton frère ? questionnai-je Aurelia.

- Il n'est pas avec nous ? » hurla-t-elle, paniquée comme jamais, en regardant partout autour d'elle.

Avec l'affolement qui régnait, nous l'avions perdu !

« Va rejoindre tes parents, je m'occupe de lui !

- Il n'en est pas question, laisse-moi y aller, c'est mon frère !

- Non, moi je ne risque rien ici, je viens du futur ! C'est difficile à croire mais en réalité je vis au XXIème siècle ! Je ne sais pas comment je suis arrivé ici, dans cette époque. C'est arrivé après m'être endormi sur un de mes dessins représentant Pompéi. Je sais ce qui se passe ici ce soir car cette éruption est très célèbre. Je vous avais prévenus, vous ne m'avez pas écouté.

- Mais... comment est-ce possible ? Et... pourquoi est-elle célèbre ?

- Car les cendres vont recouvrir toute la ville, tout sera détruit et tous les Pompéiens vont... mourir », dis-je d'un ton désolé.

Les larmes lui montèrent aux yeux et j'eus pitié d'elle. C'est alors que quelque chose d'inattendu se passa, elle se précipita sur moi. Pensant qu'elle me frapperait, je fermai les yeux de peur mais elle passa ses douces mains autour de mon cou et écrasa ses lèvres sur les miennes. Je rougis de plus belle et l'enlaçai de mes bras en l'embrassant plus fort. Pourtant, je me détachai d'elle brusquement, puis partis chercher le petit.

11. Matheus

Je parcourus les rues de Pompéi en inspectant chaque recoin dans l'espoir de trouver le frère d'Aurelia. Les bâtiments étaient recouverts de cendres, brûlés et détruits. C'était affreux à voir. Il y avait aussi cette odeur de flambé infâme. Je toussai toutes les deux minutes, ce qui me brûlait les poumons. Je levai la tête vers le Vésuve : les scories ne cessaient pas de jaillir du cratère, la lave dévalait son cône et les nuages de cendres se faisaient de plus en plus imposants. Ce volcan étant explosif, l'éruption serait rapide (quelques jours voire quelques heures) et intense. Je regardai vers le port et vis quelques bateaux partir mais les tsunamis les rattraperaient bientôt... J'enjambai les corps des morts et soudain, ressentis un choc terrible. Je ne voulais pas croire ce que je distinguais, alors je m'approchai davantage. Matheus ne bougeait plus, son petit corps inerte était enseveli sous les décombres d'une maison. Il avait perdu beaucoup de sang au niveau du bras, sa toge en était imbibée... C'était une scène horrible ! Il semblait totalement inconscient et n'avait plus l'air de

souffrir. Cela ne pouvait dire qu'une chose... Je hurlai et pleurai de rage en serrant son corps dans mes bras. J'avais l'impression qu'on m'avait transpercé le cœur avec mille piques. C'était fini pour lui. Je criai tellement fort qu'Aurelia m'entendit et apparut au bout de la rue. En voyant son petit frère dans cet état, ses yeux triplèrent de volume et elle hurla d'une voix que je ne lui connaissais pas :

« MATHEUS !!! »

Elle accourut vers lui et me le prit des bras. Elle l'examina pour savoir s'il y avait encore un espoir. Mais après plusieurs secondes, elle se rendit compte que non, et me regarda d'un air si désespéré que je me sentis honteux de ne rien pouvoir faire. Les cheveux d'Aurelia, d'ordinaire déjà emmêlés, étaient indescriptibles. Sa toge était déchirée partout, à moitié brûlée, il n'y avait plus un endroit de blanc car elle était recouverte par la cendre.

« Allons rejoindre tes parents au port, ils doivent nous attendre et se faire un sang d'encre ! m'exclamai-je.

- Et Matheus ? On ne va tout de même pas le laisser là !
- Oui mais, que veux-tu qu'on fasse...?
- Tu as raison, laissons-le ici », dit-elle, sa voix se brisant sur ses derniers mots.



Nous nous hâtâmes de rejoindre le port. Là, Aurelia aperçut ses parents, m'attrapa la main et me guida à travers la foule. La famille s'embrassa comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des années.

« Oh, ça fait plaisir de vous revoir, mais où est Matheus ? » demanda Julia.

Nous leur racontâmes la mort de Matheus. Ils étaient tellement bouleversés qu'ils restèrent sans voix. Au bout de quelques minutes, ils se calmèrent et je demandai :

« Où allons-nous maintenant ?

- Il faut partir de cette ville maudite ! Je suggère de prendre un bateau, répondit Aurelius.

- C'est trop dangereux, répliqua Aurelia, il y a des tsunamis, ils renverseront notre navire !
- Longeons la mer, très loin du Vésuve peut-être aurons-nous une chance de... »

Julia ne finit pas sa phrase car Aurelia poussa un hurlement en désignant le volcan. Nous nous retournâmes, tels une seule personne et découvriâmes la chose la plus terrifiante de toute notre existence. Un nuage de cendres dévalait la pente du volcan à une vitesse vertigineuse, inimaginable. Un voyant rouge s'alluma dans ma tête et j'annonçai :

« C'est une nuée ardente, l'étape finale de l'éruption. C'est une avalanche de rochers, de gaz toxiques et de cendres à plus de huit cents degrés, filant à plus de trois cent kilomètres heure et détruisant tout sur son passage ! FUYONS ! »

Nous courûmes, bien que ce fût sans espoir, le long de la côte. En me retournant je vis Pompéi rapetisser. La nuée ardente avait déjà attaqué la ville et engloutissait les édifices.

« Aurelia, attends ! C'est sans espoir, ça ne sert à rien. Merci de m'avoir accueilli chez vous, je t'aime ! »

Alors je l'embrassai une dernière fois. Elle regarda derrière moi et hurla :

« Victor ! DERRIÈRE TOI ! »

J'eus à peine le temps de voir une bombe volcanique foncer dans ma direction que je la reçus en pleine tête. Soudain, tout devint noir.

12. Le réveil

Quand j'ouvris les yeux, une migraine me monta à la tête. J'aperçus un plafond familier, remarquai que j'étais par terre, sûrement tombé du lit qui était à mes côtés. Je me relevai : j'étais dans ma chambre d'internat. Je réalisai que toute cette épopée n'avait été qu'un rêve. Cependant, je découvris mon reflet qui me stupéfia : mon visage était plein de cendres, j'avais un peu de sang sur la tête. Mais comment était-ce possible ? Étais-je vraiment parti au final ? Cela resterait un mystère inexplicable mais dont je me souviendrais toute ma vie. Je me rappellerai cette aventure où tant de personnes innocentes avaient péri et je me souviendrai surtout d'Aurelia.

Les jours ont passé, je n'arrête pas de penser à elle, je me sens malheureux. Chaque soir, lorsque je regarde le ciel, je vois une étoile qui brille plus que les autres...

Celle d'un être cher à mon cœur qui veille sur moi... Elle ne cessera jamais de briller dans mon cœur.

Camille FAUCHER

Clara JOZE